

## Parcours N° 4

### Jaurès le militant socialiste, élu de la République.

14, 2, (8), 12, 11, 4, 10, 5. Etapes groupées sauf point



Lancé à 26 ans dans l'arène politique du Tarn, Jean Jaurès s'est voulu d'emblée au contact permanent de ses électeurs. Quelques mois à peine après sa première élection comme député républicain en 1885, il s'est rendu au congrès du syndicat des mineurs à Saint-Etienne pour préparer ses interventions en faveur de la santé et de la sécurité de ces ouvriers essentiels de l'économie française à son époque. Il a fréquenté les foires et les marchés de son département pour aller à la rencontre des paysans et les convaincre d'adhérer à une République encore fragile. Il a assuré régulièrement des comptes rendus de mandat dans de nombreuses communes afin d'expliquer ses interventions à la Chambre et recueillir les avis et suggestions des électeurs.

Après avoir échoué dans la circonscription de Castres en 1889, il reprend son service à la Faculté des lettres de Toulouse mais redevient très vite un élu car, sollicité par le maire radical Camille Ournac, il occupe au Capitole la fonction d'adjoint délégué à l'Instruction publique (**voir fiche 14**, Jaurès au Capitole). Il installe des bâtiments universitaires : la Faculté des Lettres (**voir fiche 2**) et les Facultés des Sciences, de Médecine et de Pharmacie (**voir fiche 8**), et plusieurs écoles primaires ou maternelles.

Intéressé dès sa première élection dans le Tarn en 1885 par les conditions de travail et les retraites des mineurs, Il intervient en tant qu'adjoint au maire de Toulouse pour régler des conflits sociaux (conflit des tramways en 1891) et participe en 1892 à l'inauguration de la Bourse du Travail. Celle-ci, rénovée en 1929 par la municipalité Etienne Billières, consacre à Jaurès sa plus belle salle, ornée d'un buste du sculpteur Richard et de la citation du discours de Jaurès lors de l'inauguration (**voir fiche 12**, la Bourse du Travail, place Saint-Sernin).

Jaurès a milité pour l'emploi et l'amélioration de la condition ouvrière. Il a obtenu par souscription d'un grand nombre de syndicats, le financement nécessaire à la construction à Albi de la Verrerie ouvrière (1896), constituée en société pour embaucher les ouvriers licenciés de la verrerie Rességuier à Carmaux. Témoin de ses luttes et de son soutien, le dépôt de la verrerie ouvrière d'Albi, 14, rue Saint-Papoul

(voir fiche 11, le dépôt de la Verrerie ouvrière d'Albi). Il s'agissait d'un magasin où les cafés et les brasseurs toulousains pouvaient venir s'approvisionner en bouteilles. En 1905 sa gestion a été confiée à Michel Aucouturier, qui avait accueilli Jaurès à Carmaux en 1893.

Tout en demeurant fidèle, malgré des périodes de tension, à *La Dépêche*, de 1887 à 1914, Jaurès a collaboré fréquemment à la presse socialiste toulousaine, *La Cité* fondée par Bedouce en 1905, puis le *Midi socialiste* créé en 1908 par Bedouce, Berlia et Vincent Auriol au 38 rue Roquelaine, siège de ces journaux. A l'occasion du centenaire de la panthéonisation de Jaurès en 2024, une fresque représentant Jaurès et la réinterprétation de la photographie de Jaurès prise lors du discours prononcé au pré Saint-Gervais ont orné la façade de par le peintre Rémi Tournier (voir fiche 4).

Jaurès a œuvré toute sa vie pour la paix universelle en proposant de dépasser les alliances et d'instaurer la sécurité collective.

Son discours contre la loi des trois ans de service militaire au Pré-Saint-Gervais en juin 1913, eut lieu devant un public de plus de 100 000 auditeurs. Immortalisé par un photographe, il illustre bien cette fougue militante qui ne l'a jamais quitté, y compris dans les nombreux débats parlementaires auxquels son nom est resté attaché (impôt sur le revenu, réhabilitation de Dreyfus, laïcité de l'école et de l'Etat, défense des ouvriers et des paysans).

Proche du Parti ouvrier de Jules Guesde dans les années 1893 à 1898 (voir fiche 10, le siège du Parti ouvrier français, impasse de la Colombette), il a poursuivi avec obstination le projet d'unification en un seul parti des diverses organisations relevant du marxisme, du blanquisme ou proches de l'anarchisme qui constituaient le tissu de la gauche révolutionnaire en France. Survint l'affaire Dreyfus (1894). Pour défendre la République menacée, Alexandre Millerand, député socialiste accepta de participer au gouvernement de défense républicaine avec le soutien de Jaurès, mais il fut désavoué par de nombreux socialistes.

En 1904 Jaurès crée son journal, l'Humanité. Il fonde en avril 1905 le Parti socialiste SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière). Cinq congrès se succèdent entre 1905 et 1908, date à laquelle Jaurès fait adopter à Toulouse un programme associant les objectifs révolutionnaires et l'obtention de réformes pour les ouvriers et les paysans (voir fiche 5, le réfectoire des Jacobins, siège du Vème congrès du Parti socialiste SFIO, Section française de l'Internationale ouvrière, 1908)

Définition sommaire des courants socialistes :

- courant blanquiste : héritiers des révolutions du siècle écoulé (1789, 1830, 1848), ils préparent un « grand soir », une prise de pouvoir brutale qui précèdera l'installation depuis Paris de la société nouvelle.
- courant guesdiste : fondé sur l'idéologie marxiste, ils comptent sur la lutte de classes pour instaurer une société collectiviste, mais la conquête électorale de nombreuses mairies en fait des praticiens du socialisme municipal.
- courant anarchiste : méfiants envers la démocratie représentative, ils misent sur l'action directe pour augmenter les droits des travailleurs et organisent de nombreux syndicats confédérés en 1895 dans la CGT.
- courant réformiste : renonçant à une prise du pouvoir par la violence, ils militent pour une stratégie gradualiste, obtenant des réformes, sans perdre l'objectif de transformer la société.

**« Ce n'est pas en vain que tous les foyers des générations humaines ont flambé, ont rayonné ; mais c'est nous, parce que nous marchons, parce que nous luttons pour un idéal nouveau, c'est nous qui sommes les vrais héritiers du foyer des aïeux ; nous en avons pris la flamme, vous n'en avez gardé que la cendre. »  
(Discours à la Chambre à l'adresse du centre droit, janvier 1910).**

**Jean Jaurès**